

L'Humanité 8/1/27
À travers les revues

Un littérateur français au Congo

M. André Gide continue dans la *Nouvelle Revue Française*, le récit de son voyage au Congo ; et ce témoignage d'un écrivain bourgeois apporte une contribution précieuse au réquisitoire que nous dressons chaque jour contre l'impérialisme français.

Mais n'allons pas trop vite : nous ne sommes pas ici en dehors de la littérature. C'est en littérature que M. Gide nous conte sa randonnée, et le documentaire est au cours de son récit, noyé dans un luxe de descriptions pittoresques, et aussi de détails personnels : « Les voitures ont besoin d'être nettoyées... Mon pied me fait mal et je ne puis me chauffer... », etc.

Pourtant le document ne fait point défaut. Citons au hasard ce simple rapport d'un fait :

« Le 21 octobre dernier... le sergent Yemba fut envoyé par l'Administrateur de Boda à Bodembéré pour exercer des sanctions contre les habitants de ce village... Ceux-ci avaient refusé d'obtempérer à l'ordre de transporter leurs gîtes sur la route de Carnot, désireux de n'abandonner point leurs cultures... »

« Le sergent Yemba quitta donc Boda avec trois gardes... En cours de route, il réquisitionna deux ou trois hommes dans chaque village traversé, et les emmena après les avoir enchaînés. Arrivés à Bodembéré... on attacha douze hommes à des arbres, tandis que le chef du village, un nommé Cobelé, prenait la fuite. Le sergent Pemba et le garde Bonjo tirèrent sur les douze hommes ligotés et les tuèrent. Il y eut ensuite grand massacre de femmes, que Yemba frappait avec une machette. Puis s'étant emparé de cinq enfants en bas âge, il enferma ceux-ci dans une cave à laquelle il fit mettre le feu... »

Ce récit et quelques autres, de « sanctions » exercées par les grandes Compagnies concessionnaires d'Afrique orientale contre les indigènes pour les rappeler à leur « devoir », inspire à M. André Gide de hautes résolutions :

« Il ne suffit pas de dire, comme l'on fait souvent, que les indigènes étaient plus malheureux encore avant l'occupation des Français. Nous avons assumé les responsabilités envers eux auxquelles nous n'avons pas le droit de nous soustraire. Désormais, une immense plainte m'habite : je sais des choses dont je ne puis pas prendre mon parti. Quel démon m'a poussé en Afrique ? Qu'allais-je donc chercher dans ce pays ? J'étais tranquille. A présent je sais ; je dois parler... J'aurais-je jusqu'à présent entre des anneaux de mensonge ? Je veux passer sans la coulisse, de l'autre côté du décor, connaître enfin ce qui se cache, cela fût-il affreux. C'est cet « affreux » que je soupçonne, que je veux voir. »

Ainsi se lamente l'écrivain bourgeois, attaché à sa quiétude littéraire par la révélation d'horreurs qu'il ne peut taire.

Il nous les dit, et c'est déjà beaucoup. Mais en tirera-t-il la conclusion impérieuse, implacable ? Non : il a bien trop peur, en remontant à une idée générale, de heurter le sacro-saint, le « prestige » de cette France bourgeoise pour laquelle il écrit, et qui le fait vivre :

« Loin de moi la pensée d'élever la voix sur des points qui échappent à ma compétence et nécessitent une étude suivie... »

Aussi se borne-t-il à « certains faits précis », à des anecdotes qui corsent après tout le pittoresque de son reportage, et que dans sa paresse à remonter aux causes profondes et sa terreur de les rencontrer malgré lui, il déclare « complètement indépendantes des difficultés d'ordre général. »

Il dénonce, rapports officiels à l'appui, les exactions auxquelles donne lieu le portage, cette exploitation impitoyable de l'indigène, dont le résultat le plus clair est de disperser et d'exterminer des peuplades jadis florissantes ; il décrie les atrocités des bourreaux à la solde des grandes Compagnies concessionnaires ; il peint en termes tragiques la terreur qui règne parmi les malheureux noirs et les rend muets et défilants devant toute enquête, même sympathique... Mais que cet état de choses soit l'inévitable conséquence du colonialisme, que cette oppression sanglante soit indispensable à la vie même des grandes Compagnies et à la sauvegarde des intérêts de leurs actionnaires qu'il ne suffise pas pour remédier à ces horreurs d'écrire de belles lettres à Monsieur l'Administrateur et de provoquer des enquêtes administratives suivies de vagues sanctions contre d'infimes comparses, cela ne lui vient pas à l'esprit, pas plus qu'il ne lui vient à l'esprit de douter un instant que cette colonisation enrichit la France (c'est-à-dire vous et moi !) et que « le pays entier, les indigènes mêmes, en fin de compte et en dernier ressort, en profitent. »

En cela, M. André Gide ne se distingue pas de ses confrères littérateurs bourgeois, par exemple, de son ennemi intime M. Henri Béraud, bien que son reportage soit bien supérieur en valeur et en profondeur aux vides racontars de l'auteur de « Ce que j'ai vu à Moscou » et « Ce que j'ai vu à Berlin ».

Gustave AUGOUTURIER.